

LE MONDE JUDÉO - MAGHRÉBIN AUX PRISES AVEC L'INTOLÉRANCE: LA *STATUE DE SEL* D'ALBERT MEMMI

Elena – Brândușa STEICIUC*

Dans sa préface à la première édition de ce roman (1953), Albert Camus définissait par quelques phrases seulement la situation paradoxale de l'auteur, qui perce à travers le statut du personnage-narrateur: « Voici un écrivain français de Tunisie qui n'est ni français, ni tunisien. C'est à peine s'il est juif puisque, dans un sens, il ne voudrait pas l'être ».

En effet, Albert Memmi (né à Tunis en 1910), une des voix les plus originales de la littérature judéo – maghrébine d'expression française, romancier, nouvelliste et essayiste, a mis beaucoup de sa biographie réelle dans la composition du personnage Alexandre Mordekhaï Benillouche. Comme lui, il est la victime d'un milieu intolérant – la Tunisie à l'époque de la seconde guerre mondiale et peu avant l'indépendance – où l'étranger, celui qui n'est pas ou ne pense pas comme tout le monde, est rejeté ou même éliminé physiquement. Comme lui, il est la victime d'un triple clivage, qui ne fait qu'accroître son drame identitaire: né d'une mère berbère et d'un père juif, il est aliéné par rapport à sa famille, à ses racines; par rapport au milieu social antisémite où il vit; par rapport à la culture occidentale, qui le trahit.

Divisée en trois parties (*L'Impasse; Alexandre Mordekhaï Benillouche; Le monde*) cette longue confession est précédée d'une introduction (*L'Épreuve*) jouant le rôle de cadre au récit qui suit: il s'agit d'une « épuisante séance », une épreuve pour des étudiants en philosophie. Une fois le sujet annoncé, tous ces « vieux étudiants retardés par la guerre ou jeunes garçons à la chance continue » [2 :12] se mettent au travail, sauf le narrateur. Celui-ci entreprend – à la différence des autres – une incursion non pas dans l'histoire de la philosophie (on leur avait demandé d'étudier les éléments condillaciens dans la philosophie de Stuart Mill) mais dans son propre passé. La cinquantaine de pages qui en résultent constitueront

les prémices du récit de sa vie, mais aussi un moyen de « mieux voir dans mes ténèbres » [2 :14].

Comme il se caractérise lui-même, le narrateur est « indigène dans un pays de colonisation, juif dans un univers antisémite, Africain dans un monde où triomphe l'Europe », ce qui ne saurait entraîner qu'une situation conflictuelle, où qu'il aille: au lycée français de sa ville, où il brille par son intelligence et son assiduité, dans les milieux bourgeois aisés où il est accepté pour ses performances intellectuelles ou bien au camp de travaux forcés où il est présent parce que Juif sous occupation allemande de son pays, pendant la seconde guerre mondiale.

Même si la tonalité générale de ce roman est d'un grand pessimisme, la première partie, qui évoque l'enfance du narrateur, revêt les couleurs et le charme du monde méditerranéen. L'univers paradisiaque de l'enfance a pour contour une chambre dans laquelle s'entasse toute la famille et pour repères fondamentaux un père qui est bourrelier (d'ailleurs, tout cet ouvrage lui est dédié: « À mon père, le bourrelier » – ce qui établit, une fois de plus, le rapport d'identité entre l'auteur et le narrateur) et une mère, femme illettrée, d'origine berbère, dévouée jusqu'au sacrifice à ses enfants et à son mari.

Dans l'impasse où ils vivaient, les Benillouche n'étaient pas très différents de leurs voisins, des juifs pratiquants pour lesquels le Sabbat était un rituel accompli avec dignité, dans le respect total des traditions anciennes. L'enfant Alexandre Mordekhaï Benillouche découvrit assez tôt qu'il y avait des gens moins fortunés que lui (voir l'épisode du vieux pull-over offert à un enfant voisin par la mère et la jalousie du fils), mais aussi que sa famille se trouvait au plus bas niveau de l'échelle sociale et que, même parmi les Juifs de Tunis, il y avait une importante stratification, due à l'argent. Cette révélation se produit à l'école de l'Alliance Israélite, où le fils du bourrelier ne peut se permettre qu'un maigre goûter, pendant la récré, alors

* Maître de conférences, Département d'Études françaises, Université « Ștefan cel Mare », Suceava

que les fils des gros commerçants jettent leur argent pour s'acheter une série complète de vignettes du chocolat *Nestlé*.

C'est aussi l'époque de la révolte contre la religion de la famille (voir *La mort de l'oncle Joseph*), car l'adolescent le plus brillant de sa classe qui se destinait déjà à la philosophie, veut avoir un esprit libre et n'accepte plus les pratiques traditionnelles.

Pourtant, cette rupture ne sera pas compensée par une entrée triomphale dans le monde de ses nouveaux copains, loin de là: dans le quartier des riches, aux fêtes où il est invité, Benillouche se tient toujours à l'écart et, déçu par la futilité de ces rencontres, il y fait le « croque-mort ». Ni l'amitié d'Henry, ni l'attraction pour Ginou, qui appartiennent à ce milieu, ne réussissent à lui donner le sentiment de faire partie de ce nouveau monde. Il trouvera plutôt des modèles en la personne de ses professeurs de philosophie, Poinot et Marrou, qui lui semblent objectifs et détachés des ambitions terrestres.

Voilà pourquoi, à la fin de ses études secondaires sans prévoir que la guerre allait changer beaucoup de choses, le narrateur décide de devenir lui aussi professeur de philosophie, selon leur exemple et abandonne l'ancien rêve de devenir médecin et la promesse faite au tuteur de devenir pharmacien: « ...je savais ce que je ne voulais pas être et confusément ce que je voulais. Je ne serais pas Alexandre Mordekhai Benillouche, je sortirais de moi-même et irais vers les autres. Je n'étais ni juif, ni oriental, ni pauvre, je n'appartenais pas à ma famille ni à sa religion, j'étais neuf et transparent: j'étais à faire, je serais professeur de philosophie. Et, puisqu'il le fallait, je construirais l'univers entier, à l'aide d'éléments simples et clairs, comme mes maîtres les philosophes, comme Poinot » [2: 248]. Mais, comme il le verra, cet univers idéal, cet univers d'entente et de tolérance entre Arabes, Juifs et Européens sur la terre de l'Afrique du Nord n'est qu'une chimère.

Le monde, dernière partie du roman, raconte une étape du devenir de Benillouche qui justifie peut-être le plus sa rupture par rapport à tout ce qui l'entoure, Orient et Occident y compris. C'est l'époque de deux grandes découvertes, essentielles pour la vie d'un homme: d'une part l'amour, l'amour physique, en compagnie des prostituées du « quartier»; d'autre, la mort à la suite d'un pogrome qui précède la guerre et qui laissera beaucoup de morts dans le ghetto juif, parmi lesquels son ami d'enfance, Bissor. Ces événements ne font qu'entamer son éloignement par rapport à la philosophie et au parcours intellectuel auquel il s'était destiné: « Que la philosophie et les édifices rationnels sont futiles et vains comparés au concret sanglant du monde des hommes! Les philosophes européens construisent les systèmes

moraux les plus rigoureux et vertueux et les hommes politiques, élèves de ces mêmes professeurs, fomentent des assassinats comme moyen de gouvernement. Au prix de quelles luttes j'avais choisi l'Occident et refusé l'Orient en moi! Je commençais à douter de ce qui me paraissait l'essence de l'Occident: sa philosophie » [2: 290].

Au cœur de cette section finale, le chapitre intitulé *Le Camp* est sans doute celui où la tragédie du narrateur atteint une intensité maximale. Après la conquête de la Tunisie par les Allemands, qui avaient occupé la France métropolitaine en juin 1940, la politique antisémite du gouvernement de Vichy sera appliquée dans les colonies également. « Lorsque Pétain prit le pouvoir en France, les lois antisémites, avec quelque retard, nous furent également appliquées [...] Avec les Allemands, la tragédie fut immédiate. Mais je n'eus plus le temps de réfléchir [...] Munis de listes fort bien faites, les policiers allemands dûment accompagnés de leurs collègues français allèrent cueillir plusieurs centaines d'otages [...] Nous eûmes nos victimes exécutées par punition, erreurs ou plaisanteries, nos femmes violées, nos demeures pillées » [2: 293-295].

Par conséquent, un camp de travaux forcés est organisé où la communauté juive doit fournir « un contingent fixé de travailleurs ». A la visite médicale, Benillouche est déclaré inapte, à cause d'un ancien problème de santé et il est affecté dans un bureau des services auxiliaires.

Mais il a honte de cette situation, il ne peut pas accepter le fait que les « notables » de la communauté juive (les riches ou les intellectuels) sont épargnés par ce stratagème. Il demande, donc, lui-même à rejoindre les travailleurs et renonce à sa place confortable.

L'expérience du camp s'avère pire que dans ses cauchemars: les gens y sont sales, malades, épuisés et couverts de poux. Mal nourris, ils se disputent pour un morceau de viande ou de pain, dans une « suffocante odeur de ménagerie ».

Benillouche espère pouvoir être utile à son peuple, mais bientôt il se rend compte à quel point les études lui avaient rendu impossible « une vie commune » avec ses coreligionnaires, comme il le constate amèrement. Quand un jour on lui demande d'organiser un office sabbatique, il se rend compte que le principal obstacle est celui du langage à employer, car l'intellectuel qu'il est devenu s'est éloigné peu à peu du patois tunisien, dans lequel il ne sait pas exprimer des concepts abstraits: « Je pense en français et mes soliloques intérieurs sont depuis longtemps de langue française. Lorsqu'il m'arrive de me parler en patois, j'ai toujours l'impression bizarre, non d'utiliser une langue étrangère, mais d'entendre une partie obscure de moi-même, trop intime et périmée, oubliée jusqu'à l'étrangeté » [2: 314].

Même si l'office se déroule en français avec des termes que tous les Juifs du camp comprennent, Benillouche ne sera pas accepté par ceux-ci comme un des leurs, il ne réussira pas à entrer dans leur intimité. Même parmi les siens, il est toujours tenu à distance, car les plus pauvres ne tolèrent pas un fils du peuple « arrivé ».

Découragé par son inutilité dans le camp, Benillouche joindra quelques camarades qui, profitant de la défaite des Allemands en Afrique du Nord, s'enfuient. Pendant tout le reste de la guerre, il ne fera que se cacher.

Pourtant, lorsque la vie reprend son cours, le narrateur ne peut pas reprendre sa place dans l'enseignement, à cause d'une démission présentée au régime de Vichy et surtout à cause de l'attitude rigide des bureaucrates. Par conséquent il se présente à l'épreuve de philosophie qui constitue le commencement de l'histoire, bouclant ainsi la boucle et réalisant un récit d'une circularité parfaite mais étouffante.

Que faire pour échapper à un monde où il n'a pas d'attaches, qui le déçoit et qu'il déteste ? Le dernier chapitre, *Le départ*, en est la réponse : Benillouche et Henry, son meilleur ami, partent en direction d'Argentine, attirés par le mythe d'un pays assez récent, où tout reste à bâtir, par l'utopie d'une possible terre de l'entente et de la tolérance.

Il trouve, dans ce départ, la solution au dilemme de sa vie: il quitte l'Occident et l'Orient en égale mesure car les deux pôles sont désormais dépourvus d'intérêt pour lui: « Avec l'Impasse j'ai rompu parce que ce n'était qu'un rêve d'enfance [...] avec l'Occident parce qu'il est menteur et égoïste » [2 : 368]. Il va se forger une nouvelle identité dans un monde nouveau, sans plus se retourner sur le passé, sans continuer à se scruter, car ce geste – dans sa signification biblique – équivaut à la mort. « Comme la femme de Loth, que Dieu changea en statue, puis-je encore vivre au-delà de mon

regard ? » se demande le narrateur qui se considère semblable au personnage biblique transformé en statue de sel.

Pris comme dans une trappe dans les pièges invisibles de sa mémoire, rendu immobile dans sa condition semblable à un *no man's land*, Benillouche est bien cette *statue de sel*. A travers les facettes de la gemme on devine une générosité et un élan qui, faute de compréhension de la part de l'Autre, faute de tolérance, préfèrent s'enfermer à jamais dans le cristal transparent.

Alexandre Mordekhai Benillouche restera un inadapté, un frère de l'Étranger camusien, par cette lucidité et cette incapacité à accepter le compromis ou le mensonge. Ce personnage est d'ailleurs emblématique pour tout un filon littéraire judéo – maghrébin d'expression française, représenté par des noms comme : Elissa Rhaïs, Albert Bensoussan en Algérie ou bien Albert Memmi, Gérard Haddat, Marc Scialom ou Guy Sitbon en Tunisie.

Cette écriture originale en bien des aspects s'organise autour d'une thématique dont Guy Dugas a souligné les principaux repères: modes de vie et traditions de la judaïcité dans l'espace maghrébin; brassages produits à cause de la cohabitation; fêtes; traditions et légendes; mère/mémoire; l'enracinement par la généalogie; le ghetto, «petite patrie portative»; la difficulté des rapports avec la cité [1 : 35].

Reflet de l'histoire des Juifs maghrébins, de leurs mœurs, «trace de leur devenir» [2 : 47] ou bien expression de leurs doutes, de leur drame identitaire, cette littérature compte Albert Memmi parmi ses figures de proue. *La Statue de sel*, un de ses romans fondateurs, contient en filigrane un très touchant plaidoyer pour l'entente, une exhortation à la mesure et à la tolérance.

RÉFÉRENCES

1. DUGAS, G., *Littérature judéo – maghrébine d'expression française*, CELFAN Edition Monographs, Philadelphia, 1988
2. MEMMI, A., *La Statue de sel*, Editions Correa, Paris 1953